

Sous la direction d'Hélène Millot
et de Corinne Saminadayar-Perrin

1848,
une révolution
du discours

Collection Lieux littéraires / 4

Éditions des Cahiers intempestifs



Le pacte solidaire (*Histoire de ma vie* de George Sand)

Damien Zanone

«1848, une révolution du discours» : je voudrais me saisir de la question qui nous réunit pour trouver l'occasion de penser mieux une impression de lecture qui a toujours été la mienne devant *Histoire de ma vie* de George Sand, et qui me fait recevoir ce texte comme une somme où s'exprime l'expérience quarante-huitarde ; ou disons au moins comme un discours qui fait entendre au plus près la voix de 48 – «l'esprit de 48», pour user d'une expression que j'accepterai avec moins de scrupules que l'historien¹. La présence de 1848, dans *Histoire de ma vie*, se perçoit avant tout comme un phénomène d'énonciation : telle est l'hypothèse que je voudrais travailler ici.

Réfléchir au dispositif énonciatif mis en place dans cet ouvrage pourrait se faire dans une perspective formelle : en se donnant pour cadre de pensée une poétique de la parole autobiographique. C'est une tentative que j'ai déjà menée dans un précédent article², où j'essayais de situer le texte de Sand dans les traditions de l'écriture de soi, pour le placer au croisement de deux démarches dont il fait la synthèse : l'individualisme démocratique (à la Rousseau) et l'héroïsme historique (à la Chateaubriand).

Une autre voie pour caractériser l'énonciation dans l'autobiographie sandienne est celle que j'emprunterai maintenant : saisir ce texte non pas dans une tradition d'écriture où lui trouver des modèles, mais dans le contexte plus immédiat de son

inscription dans l'événement politique. Il s'agit de faire sa place à 1848, idée et événement, comme foyer énonciatif au cœur d'*Histoire de ma vie*.

Rappelons en quelques mots, avant d'approfondir cette hypothèse, la donnée éditoriale : George Sand se met à l'écriture d'*Histoire de ma vie* dans la deuxième moitié de l'année 1847 ; elle s'y consacre avec beaucoup d'énergie dans l'automne de cette année-là et dans les deux premiers mois de 1848. Cette écriture s'interrompt de fin février à début juin 1848 : pendant les trois mois où «Madame Sand» s'impose comme «une manière d'homme politique»³, où elle est essentiellement consacrée à une activité de publiciste qui milite pour la République sociale (avec, en particulier, les fameux *Bulletins de la République*)⁴. Début juin 1848, Sand, muse républicaine, est déjà dans la déception et le deuil : les vies ne seront massacrées que quelques semaines plus tard, mais l'espoir socialiste immédiat est mort depuis le 15 mai (emprisonnement de l'ami Barbès). Dans la première semaine de juin, Sand délaisse l'écriture politique (directe, celle du publiciste) : concomitamment, elle revient à *Histoire de ma vie*⁵. Cette fois, la rédaction de l'autobiographie l'occupe de manière durable, entrecoupée par celle d'autres ouvrages (comme *La Petite Fadette*), pour aboutir finalement dans les colonnes de *La Presse* d'Émile de Girardin à l'automne 1854⁶.

Retenons donc que, pour le temps de son écriture, *Histoire de ma vie* est à la fois un texte d'avant et d'après 1848. À quelques reprises, l'auteur elle-même prend bien soin de le souligner en veillant à inscrire les dates de son écriture : «1847»⁷ ; «1^{er} juin 1848»⁸. L'intention des réflexions qui vont suivre est de confronter cet «avant» et cet «après». Je voudrais mettre en vis-à-vis le projet d'écriture autobiographique tel que, fin 1847, les premiers chapitres d'*Histoire de ma vie* le formulaient, avec l'accomplissement de cette écriture autobiographique, pour l'essentiel mené à bien après le 1^{er} juin 1848.

Si on s'accorde pour constater qu'après 1848, malaise politique et crise rhétorique se conjuguent, occasionnant un divorce entre la parole littéraire et l'esprit du temps – pour reprendre l'analyse de Dolf Oehler dans *Le Spleen contre l'oubli* –, alors on pourra choisir de se mettre à l'écoute de textes rédigés dans l'immédiat «avant 48» pour entendre le discours quarante-huitard plénier, abondant, harmonieux. Les deux premiers chapitres d'*Histoire de ma vie* en offrent un morceau splendide. Du point de vue de la poétique formelle, ils font office de ce qu'on s'accorde à nommer «pacte autobiographique» depuis Philippe Lejeune : Sand y répond aux questions d'usage (pourquoi j'écris ma vie ? comment je le ferai ?). Mais en y

intégrant la dimension historique des discours, on peut véritablement parler à leur propos de «pacte quarante-huitard» pour fonder la parole autobiographique. Quels sont les principaux éléments de ce pacte?

Le maître-mot, sans cesse répété, est celui de solidarité : écrire sa vie est un geste solidaire. Il vient sous la plume de Sand de préférence à «fraternité», terme fort de la triade républicaine en 1848 selon les historiens⁹, mais peut-être moins précisément conceptuel :

La source la plus vivante et la plus religieuse du progrès de l'esprit humain, c'est, pour parler la langue de mon temps, la notion de *solidarité*.*

* [Note de bas de page] On eût dit *sensibilité* au siècle dernier, *charité* antérieurement, *fraternité* il y a cinquante ans.¹⁰

Cet énoncé de principe est repris de manière concise, comme un acte de foi répété, lorsque Sand éprouve, au bout de trois cents pages, le besoin de réitérer l'enjeu discursif et pragmatique de son autobiographie : «toutes les existences sont solidaires les unes des autres»¹¹. Il s'agit donc de fonder une énonciation solidaire : l'écriture de soi ne vaut que dans l'économie d'un échange où on met en partage ses expériences, ses souffrances et ses espoirs, avec en vue, au plan individuel, une consolation ; au plan social, la construction d'un destin collectif. Cette énonciation solidaire est le socle sur lequel la parole autobiographique se légitime. Les autres éléments du pacte quarante-huitard en découlent et le précisent : représentativité et obligation (morale et politique).

En s'énonçant solidaire, chacun s'affirme dépositaire de l'expérience humaine. Cela ne s'entend pas seulement au titre d'échantillon anthropologique, même si Sand reprend sur ce point l'ambition rousseauiste : «Je raconte ici une histoire intime. L'humanité a son histoire intime dans chaque homme»¹². L'individu sandien est fortement incarné socialement. On peut rappeler la prémisse qui permet à l'héroïne d'*Histoire de ma vie* de construire son énonciation représentative : «Le sang des rois se trouva mêlé dans mes veines au sang des pauvres et des petits»¹³. Ce thème de l'ascendance contrastée la constitue comme muse désignée de la réconciliation quarante-huitarde. Dans le récit ainsi ouvert, cette représentativité fera tenir deux rôles à l'autobiographe : porte-parole et héroïne de sa génération¹⁴. Cette faculté de représenter est donnée par le texte comme une qualité d'emblée acquise : «quant à moi (comme quant à vous tous) [...]»¹⁵. Elle est un mérite essentiel qui

découle du pacte d'énonciation solidaire. «La vie d'un ami, c'est la nôtre», écrit George Sand en un premier temps; avant d'actualiser ce principe beaucoup plus directement, au gré d'une *captatio* saisissante : «Écoutez; ma vie, c'est la vôtre»¹⁶.

Enfin, le geste autobiographique relève d'une obligation où il se fonde, moralement et politiquement :

Beaucoup d'êtres humains vivent sans se rendre un compte sérieux de leur existence, sans comprendre et presque sans chercher quelles sont les vues de Dieu à leur égard, par rapport à leur individualité aussi bien que par rapport à la société dont ils font partie. Ils passent parmi nous sans se révéler¹⁷.

Pour édifier l'histoire intime de l'humanité, chacun doit apporter sa pierre, car chacun, socialement incarné, diffère. George Sand commence, elle montre l'exemple, et elle aura l'énonciation artiste : c'est celle qu'installe la longue digression du premier chapitre sur «la sympathie des oiseaux» qu'elle a toujours eue¹⁸. Dans le vaste concert des «moi» qui s'exprimeront, chacun fera entendre sa note. Sand se racontera, mais aussi écouterà les autres, s'ils répondent à son appel :

Artisans, qui commencez à tout comprendre, paysans, qui commencez à savoir écrire [...], transmettez la vie de vos pères [...]. Échappez à l'oubli, vous tous qui avez autre chose en l'esprit que la notion bornée du présent isolé. Écrivez votre histoire, vous tous qui avez compris votre vie et sondé votre cœur. Ce n'est pas à d'autres fins que j'écris la mienne, et que je vais raconter celle de mes parents.¹⁹

Tel est l'appel qu'elle lance juste avant de nommer ses ancêtres, en péroration de la vingtaine de pages consacrée à affermir le pacte quarante-huitard. Ce qui fonde celui-ci, c'est un «idéal fusionnel»²⁰ : l'expression dit peut-être mieux que «solidarité» le dynamisme lyrique qui doit porter ce concert de paroles autobiographiques. Ajoutons que, en retour, c'est le lyrisme constitutif de l'énonciation à la première personne qui se trouve ainsi légitimé.

Reste à confronter ce projet expansif avec l'accomplissement autobiographique qui, dans *Histoire de ma vie*, se développe sur plus de mille cinq cents pages. En posant tout de suite le problème : on constate que, au bout du compte, l'autobiographie sandienne déçoit la promesse de solidarité fusionnelle; ce qui ne l'empêche

pas d'être un texte somptueux dans le tracé d'une destinée très individuée, comme si la réussite esthétique exigeait l'affirmation de la singularité. Les mises en partage de l'expérience mémorielle et narrative sont rares dans le corps du récit. On les rencontre surtout pour évoquer des souvenirs encore mal personnalisés, ceux de la petite enfance, à l'occasion d'énoncés plus ou moins convenus : « Il n'est pas un de nous qui ne se rappelle cet âge d'or comme un rêve évanoui »²¹; « Si chacun de mes lecteurs fait un retour sur lui-même en me lisant, s'il se retrace avec plaisir les premières émotions de sa vie, s'il se sent redevenir enfant pendant une heure, ni lui ni moi n'aurons perdu notre temps. »²² De telles phrases, on peut le soupçonner, fonctionnent presque comme des chevilles rhétoriques afin de soutenir l'exposé de souvenirs discontinus. On rencontre cependant, une fois, un brusque décrochement discursif de l'individuel vers le collectif tel que l'énoncé des intentions en avait donné l'exemple²³. La narratrice se rappelle une berceuse évoquant la poule blanche qui « pond un bel œuf d'argent » – et elle se rappelle également, sans doute, que lectrice des *Confessions*, elle a aimé que Rousseau lui fit partager le souvenir des premiers airs entendus dans son enfance. C'est ainsi que soudainement, superbement, Sand fait don au lecteur de la matière même de sa mémoire : « ami lecteur, t'en souviens-tu ? Car à toi aussi, pendant des années, on a promis cet œuf merveilleux qui n'éveillait pas ta cupidité [...] »²⁴. L'espace de dix lignes, la geste du « je » est rapportée au nom d'un « tu » qui la partage et la découvre sienne aussi.

Un tel moment narratif est cependant l'exception : l'autobiographie sandienne reste autocentrée. Comment rendre compte de cet écart entre le programme autobiographique et sa réalisation ? Faut-il l'imputer au choc politique du printemps 1848, qui déterminerait un changement du modèle discursif ? Ou bien se dire au contraire qu'il n'y a pas changement, mais poids du modèle retenu *a priori* : l'écriture de soi, qui imposerait, quoi que l'auteur en ait, l'individualisme de l'énoncé ? Dans son œuvre publiée, Sand s'est assez peu exprimée sur 1848 problématisé comme cassure personnelle : mais elle l'a fait de manière forte. Il y a d'une part la page d'*Histoire de ma vie* qui motive la reprise d'écriture du 1^{er} juin 1848 ; d'autre part, plus connu sans doute, le discours préfaciel de *La Petite Fadette*. On s'aidera de ces textes pour penser les questions posées précédemment.

La Petite Fadette (roman rédigé en août 1848, publié en feuilleton à partir du 1^{er} décembre suivant, et en volume en 1849) a connu deux textes de présentation successifs (la « Préface » de septembre 1848, la « Notice » du 21 décembre 1851) qui tous deux déclinent le motif du : « Pourquoi je reviens à mes moutons », premier titre de

la préface. Après la parenthèse urbaine et politique, George Sand renoue avec la veine qui lui avait réussi dans les années précédentes (1846 : *La Mare au Diable*; 1847 : *François le Champi*) et s'en explique. La notice de 1851 est le texte le plus explicite sur le traumatisme des «néfastes journées de juin 1848», qui ont laissé l'auteur «troublé et navré, jusqu'au fond de l'âme»²⁵ :

L'artiste, qui n'est que le reflet et l'écho d'une génération assez semblable à lui éprouve le besoin impérieux de détourner la vue et de distraire l'imagination, en se reportant vers un idéal de calme, d'innocence et de rêverie. [...] Depuis ces journées de Juin dont les événements actuels sont l'inévitable conséquence, l'auteur du conte qu'on va lire s'est imposé la tâche d'être aimable, dût-il en mourir de chagrin. Il a laissé railler ses *bergeries*.²⁶

Sand écrit l'enfance berrichonne de la petite Aurore à peu près en même temps qu'elle écrit celle de la Petite Fadette. «Bergerie» : ce terme ne désigne-t-il pas un espace de représentation qui leur est commun? L'écriture autobiographique, celle qui consacre tant de pages à faire revivre l'âge «d'innocence et de rêverie» de la petite Aurore, ne constitue-t-elle pas Nohant, le Nohant d'autrefois surtout, en «bergerie»? Dans cette hypothèse, le cours que prend la rédaction d'*Histoire de ma vie* après le printemps 1848 peut être décrit comme une véritable inflexion : impossibilité désormais d'assumer le chant choral programmé à l'automne 1847, et retour aux moutons de la singularité lyrique.

La page d'*Histoire de ma vie* qui prend acte d'une cassure politique et morale existe dès avant les «néfastes journées»²⁷ :

Tout ce qui précède a été écrit sous la monarchie de Louis-Philippe. Je reprends ce travail le 1^{er} juin 1848, réservant pour une autre phase de mon récit ce que j'ai vu et senti durant cette lacune.

J'ai beaucoup appris, beaucoup vécu, beaucoup vieilli durant ce court intervalle [...].

Si j'eusse fini mon livre avant cette révolution, c'eût été un autre livre, celui d'un solitaire, d'un enfant généreux, j'ose le dire, car je n'avais étudié l'humanité que sur des individus souvent exceptionnels et toujours examinés par moi à loisir. Depuis, j'ai fait, de l'œil, une campagne dans le monde des faits, et je n'en suis point revenue telle que j'y étais entrée. [...]

Mon livre sera donc triste si je reste sous l'impression que j'ai reçue dans ces derniers temps. Mais qui sait? le temps marche vite, et, après tout, l'humanité n'est pas différente de

moi, c'est-à-dire qu'elle se décourage et se ranime avec une grande facilité. Dieu me préserve de croire, comme Jean-Jacques Rousseau, que je vaudrais mieux que mes contemporains et que j'ai acquis le droit de les maudire ! Jean-Jacques était malade quand il voulait séparer sa cause de celle de l'humanité. Nous avons tous souffert plus ou moins, en ce siècle de la maladie de Jean-Jacques Rousseau. Tâchons d'en guérir avec l'aide de Dieu !

Le 5 juillet 1804 je vins au monde, mon père jouant du violon et ma mère ayant une jolie robe rose. Ce fut l'affaire d'un instant. ²⁸

On s'est permis de citer l'extrait un peu longuement tant il est décisif. Le « court intervalle » a opéré une métamorphose : celle qui, naguère, se disait « solidaire » découvre rétrospectivement qu'elle était « solitaire ». La tonalité affective annoncée n'est plus celle d'une rencontre sereine avec les lecteurs, avec les autres : elle sera « triste » probablement, « mais qui sait ? » La tentation rousseauiste de la misanthropie existe bel et bien, mais conjurée. Contre mauvaise fortune bon cœur, l'énonciation persiste à faire entendre un moi expansif : « l'humanité n'est pas différente de moi ». C'est comme une reformulation, mais amoindrie et minimale, du pacte quarante-huitard initial. Or, coïncidence remarquable, cette page qui dit la difficulté politique du projet autobiographique est aussi celle où la narration en arrive au récit de la naissance (puisque, jusque-là, l'espace du livre avait été essentiellement employé comme recueil de la correspondance du père avec la grand-mère). La rupture dans le temps de l'écriture, marquée par la reprise de rédaction du 1^{er} juin 1848, coïncide donc, dans le temps de l'histoire, avec le jour de la naissance de l'autobiographe (5 juillet 1804). La parole autocentrée du récit de soi est donc réellement entreprise dans un temps de la déception, où s'amuit pour Sand la rumeur du monde : et non pas dans le temps des turbulents banquets de l'automne 1847 (cela dit pour la commodité de l'image, Sand n'ayant pas participé à la « campagne des banquets ») qui correspondait, dans la rédaction d'*Histoire de ma vie*, au temps de l'euphorie solennelle du discours programmatique.

Ainsi, quand le récit d'*Histoire de ma vie* devient vraiment récit de soi, l'enthousiasme qui portait l'énonciation solidaire est cassé. Le lecteur a attendu ce moment pendant plusieurs centaines de pages : mais quand la chose advient, quand Sand parle enfin d'elle-même, il est replacé dans son rôle traditionnel de spectateur plutôt que d'interlocuteur-ami dont on se fait connaître pour construire avec lui un

monde meilleur où l'intimité s'épanche, socialisée.

Plus tard dans le texte, la notion de progrès en histoire sera retrouvée et certes toujours désignée comme une idée philosophique éminente : mais tenue à la distance d'un objet de réflexion²⁹. À cette idée qu'elle associe aux années 1830-1840, Sand conserve sa foi et son soutien; l'idée, cependant, semble désormais distincte d'elle, objet du discours énoncé et non plus son sujet énonçant. Contrairement au projet initial, *Histoire de ma vie* sera énoncé par Sand-individu plutôt que par Sand-humanité. Cette déviation par rapport au pacte quarante-huitard de solidarité, faut-il l'imputer à la déception, à la « leçon » de 1848? Ou bien à la contrainte du projet autobiographique, aux nécessités de l'expression de soi par soi : la pratique autobiographique faisant apparaître, dans le fait de l'écriture, le caractère illusoire du pacte solidaire – projet politique, mais fiction énonciative? Le « vrai 48 » serait dans sa promesse, dans les années 1840 plutôt que dans le printemps de l'année 1848; de même que la véritable autobiographie solidaire existerait à l'état potentiel du pacte, poétique et politique, plutôt que dans l'actualisation du discours.

1. Jean-Yves Mollier a bien légitimé ces scrupules dans les premières pages de son article « La culture de 48 », dans *La Révolution de 1848 en France et en Europe*, Paris, Éditions sociales, 1998, p. 127-178.

2. « *Histoire de ma vie* : Mémoires démocratiques et autobiographique d'une génération », dans *George Sand – Au delà de l'identique*, XIII^e colloque international George Sand, textes réunis par G. Seybert et G. Schlienz, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2000, p. 151-162.

3. A. de Tocqueville, *Souvenirs*, Paris, Gallimard, « Folio », 1978, p. 211.

4. Les textes sandiens des mois de mars, avril et mai 1848 ont été recueillis par Michelle Perrot dans George Sand, *Politique et polémiques (1843-1850)*, Imprimerie nationale, « Acteurs de l'Histoire », 1997.

5. Datés du 1^{er} juin 1848, il y a le passage de reprise d'*Histoire de ma vie* dont nous reparlerons (« je reprends ce travail le 1^{er} juin 1848 », G. Sand, *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, 2 vol., vol. I, p. 465); et il y a aussi l'un des derniers textes recueillis par M. Perrot dans *Politique et polémiques* (op. cit., p. 509-519), le long article « Louis Blanc au Luxembourg », qui paraît

dans *La Vraie République* des 2 et 3 juin.

6. Sand aurait pu livrer *Histoire de ma vie* bien plus tôt, dès 1850, mais son éditeur, qui finalement céda le texte à Girardin, ne trouvait jamais que le moment fût favorable.

7. G. Sand, *Histoire de ma vie*, dans *Œuvres autobiographiques*, *op. cit.*, vol. I, p. 5 et p. 58.

8. *Ibid.*, vol. I, p. 465.

9. Je me recommande en particulier de Marcel David, *Le Printemps de la fraternité. Genèse et vicissitudes 1830-1851*, Paris, Aubier, «collection historique», 1992.

10. G. Sand, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, vol. I, p. 9. La note taxinomique de Sand ne rejette donc pas le terme de «fraternité» et dit se préoccuper davantage de la notion que du mot. Une quinzaine de lignes plus loin, dans la même page, l'autobiographe dira avoir en vue un «enseignement fraternel».

11. G. Sand, *Histoire de ma vie*, vol. I, p. 307. C'est au début du chapitre XIV de la 1^{re} partie : Sand en est encore à évoquer la vie de son père d'une manière très détaillée (au point de faire dire à un critique de l'époque qu'elle donnait à lire «l'histoire de sa vie avant sa naissance»). Elle éprouve alors le besoin de s'en justifier en reformulant de manière ferme et synthétique les éléments qu'elle avait posés dans les deux premiers chapitres (voir *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, vol. I, p. 307-309).

12. *Ibid.*, vol. I, p. 308.

13. *Ibid.*, vol. I, p. 23.

14. Voir sur ce point mon article précédemment cité, «*Histoire de ma vie* : mémoires démocratiques et autobiographiques d'une génération».

15. G. Sand, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, vol. I, p. 307.

16. *Ibid.*, vol. I, p. 10 et p. 27.

17. *Ibid.*, vol. I, p. 8-9.

18. *Ibid.*, vol. I, p. 16-22. À y bien regarder, on pourrait chercher noise à Sand pour quelque phrase qui lui échappe au moment même où elle prône l'œcuménisme social de la parole autobiographique. S'accordant à elle-même, comme un privilège, «la sympathie des oiseaux» (p. 16), elle fait sourire le lecteur de manière douteuse en signalant le cas d'une de ses servantes, «qui avait la passion des cochons» (p. 17)...

19. *Ibid.*, vol. I, p. 28-29.

20. Je reprends à Françoise Mélonio l'expression qu'elle a proposée dans sa communication (voir son article ci-inclus).

21. *Ibid.*, vol. I, p. 529.

22. *Ibid.*, vol. I, p. 548.

23. Exemple déjà cité plus haut : «quant à moi (comme quant à vous tous) [...]», *Ibid.*, vol. I, p. 307.

24. *Ibid.*, vol. I, p. 532.

25. G. Sand, *La Petite Fadette*, éd. de P. Salomon et J. Mallion, Paris, Classiques Garnier, 1981, p. 14.

26. *Ibid.*, p. 15-16. Les «événements actuels» ici évoqués font allusion au Coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte et à ses suites. Ce texte est rédigé dix-neuf jours après que l'atteinte mortelle a été portée à la République (2 décembre 1851).

27. Les journées de juin grandiront certainement le désarroi moral de Sand en mettant le comble à l'effroi de la sensibilité ; mais politiquement, la déception de l'auteur est déjà à peu près complète après les événements du 15 mai.

28. G. Sand, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, vol. I, p. 465-466.

29. Voir en particulier le début du chapitre VIII de la III^e partie, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, vol. I, p. 799-800.